

Institut Albert le Grand à Angers, France

DOI 10.5937/kultura1964152L
UDK 94(497.11)"1903"(093.2)
94:327(497.11:44)"1903"(093.2)
originalan naučni rad

REGARDS FRANÇAIS SUR LE COUP D'ETAT DE 1903

Résumé : *Le coup d'Etat de juin 1903 qui renverse la dynastie des Obrenović et porte au pouvoir la famille rivale des Karageorgević pose deux problèmes à la France. Le premier vient de la tuerie dans laquelle le renversement dynastique s'est opéré. Cette brutalité provoque une campagne de presse virulente qui présente non seulement les conjurés mais avec eux l'ensemble de la population serbe comme arriérés, sauvages, orientaux, et exclut de ce fait le pays de l'Europe civilisé. La seconde problématique se situe dans la reconnaissance du nouveau pouvoir à Belgrade. En effet, si le Quai d'Orsay approuve en secret le coup d'Etat et l'arrivée de Pierre Ier sur le trône, il ne peut pas s'en féliciter de peur des réactions des autres chancelleries européennes, toutes monarchiques, et donc a priori horrifiées par la violence du régicide. Le ministre Delcassé choisit donc d'en faire une affaire intérieure serbe et de suivre la position de la Russie qui, très vite et avec l'accord de Vienne, avalise le coup de force. Les journaux opèrent un lent revirement qui les pousse à de moins en moins parler de cette nuit d'horreur et de faire une place sans cesse plus importante au nouveau et très francophile souverain serbe. Au tout début du mois de juillet, tout est rentré dans l'ordre du côté français.*

Mots clés : *Delcassé, campagne de presse, image négative des Serbes, politique d'expectative*

Des nombreux coups d'Etat que connut la Serbie tout au long du XIX^e siècle celui de 1903 reste le plus célèbre pour deux raisons essentielles : la brutalité avec laquelle furent éliminés le roi Alexandre I^{er} Obrenović, son épouse Draga, les deux frères de la reine, le président du Conseil Dimitrije Cincar-Marković, le ministre de la Guerre et divers autres officiers ; et le retournement diplomatique provoqué par la montée sur le trône de Pierre Karageorgević en faveur de la Russie et qui ouvrit la voie menant à la crise de 1914. Il l'est un peu plus en France car le principal bénéficiaire de la conjuration, devenu leroi Pierre I^{er},

ne cachait pas sa francophilie. Ainsi s'accéléra plus que ne se mit en place à partir de 1903 cette fameuse amitié franco-serbe que Paris comme Belgrade cherchaient toujours à faire fructifier. Bien des mythes enveloppèrent de leurs voiles opaques les réalités politiques mais aussi « médiatiques » de ce lien unissant deux pays aux intérêts qui ne convergeaient pas toujours. Une étude sur les regards portés par le monde diplomatique mais aussi par la presse française sur le régicide de 1903 permet en réalité de saisir les nuances, les obstacles mais aussi la dynamique à l'œuvre dans les relations entre les deux pays.

*Le postulat de départ pour Delcassé :
une affaire intérieure serbe*

Commencé vers deux heures du matin le 11 juin 1903, l'investissement du palais s'acheva par la froide et brutale exécution du couple royal moins de deux heures plus tard. Les premiers coups de feu tirés au sein du Konak royal réveillèrent les habitants de la capitale dont un Français, le journaliste Georges Bourdon qui résidait alors à l'hôtel de Paris, à deux cent mètres du palais royal, et qui livrera quelques jours plus tard un récit détaillé de la nuit du massacre aux lecteurs du *Figaro*¹. Le ministre de France Georges Benoît, suppléant le comte de Vauvineux en congé, put se rendre depuis son domicile à la légation à trois heures et demi en traversant une ville où les plus matinaux reprenaient leurs activités comme si de rien n'était. Il expédia dès trois heures quarante un premier télégramme pour Paris. Puis, accompagné de l'attaché militaire alors présent à Belgrade, il se rendit à cinq heures du matin dans les environs de la demeure royale autour de laquelle stationnaient plusieurs régiments. Enfin, à six heures, la circulation était partout rétablie². Une demi-heure plus tard, l'information était télégraphiée depuis la ville de Semlin, alors en Hongrie de l'autre côté du Danube et se mit à circuler en Europe³.

Ce que Georges Benoît s'était empressé de transmettre au Quai d'Orsay, c'était le communiqué du nouveau gouvernement serbe issu du coup d'Etat et rédigé avec un usage maîtrisé de la litote politique :

Certains différends qui se sont produits à la Cour ont provoqué l'intervention de l'armée et un conflit dans lequel ont péri le Roi Alexandre et la Reine Draga. En vue du maintien de l'ordre et de la paix dans le Pays, en cet instant difficile et

1 « La nuit sanglante. Récit d'un Français », (18 juin 1903) *Le Figaro*..

2 Centre des Archives Diplomatiques, (13 juin 1903) Nouvelle Série, Serbie, 3, dépêche de Benoît, .

3 *L'Aurore*, (12 juin 1903).

fatal, les représentants de tous les groupes politiques se sont hâtés de s'entendre et de former un gouvernement provisoire, de rétablir l'Etat constitutionnel qui existait avant le 28 mars et de convoquer la représentation nationale élue sous le règne de la constitution du 6 avril 1901. Dans la séance de juin prochain, ancien style, la représentation nationale procédera à l'élection d'un souverain et prendra les autres décisions que nécessite la nouvelle situation. D'après les rapports reçus jusqu'à présent des autorités militaires et civiles, l'ordre n'est troublé nulle part dans le pays et le Gouvernement est convaincu qu'en agissant ainsi, il assura au nouvel état des choses les sympathies de toutes les puissances européennes⁴.

Cette dernière phrase révélait l'angoisse des nouveaux dirigeants qui, les mains trempées dans le sang, avaient absolument besoin de la reconnaissance des chancelleries européennes pour valider autant leurs actes que la transition politique encore loin d'être inachevée. Obtenir le quitus de Vienne et de Saint-Petersbourg demeurait l'acte le plus déterminant puisque tout se faisait dans les Balkans sous le regard de ces deux grandes puissances du Concert européen, à la fois complices et rivales. On ne pouvait pas non plus négliger l'appui de l'Italie, fortement intéressée par tout ce qu'il se passait dans la péninsule voisine. Un soutien qui pourrait venir du roi Victor-Emmanuel III lui-même puisque, en épousant en 1896 Hélène de Monténégro, la fille du Gospodar Nicolas, il était devenu le beau-frère du prince Pierre⁵. Toutefois, la France occupait une place à part dans l'esprit de l'élite serbe et des officiers qui avaient procédé au renversement des Obrenović. Les liens avec le pays de la Révolution de 1789 remontaient précisément à l'époque impériale quand Karageorges s'était placé sous la protection de l'Empire napoléonien pour suppléer à l'affaiblissement de la Russie ; relations qui s'intensifièrent sous le règne de Napoléon III⁶. Depuis le tournant du siècle, les relations notamment économiques, ne cessaient de s'approfondir, la Serbie devenant pour les Français un marché essentiel pour leur industrie d'armement et leurs investissements⁷. Or, le règne du dernier Obrenović avait marqué un recul de l'influence

4 CAD, NS, Serbie, 3, télégramme de Benoit, 79399, (11 juin 1903), fo 34.

5 Le Moal, F. (2015) *Victor-Emmanuel III. Un roi face à Mussolini*, Paris : Perrin.

6 Pavolić, V. « L'Alliance de fait contre le concert européen. La quête d'une alliance française en Serbie du XIXe et XXe siècle, » in : *La Serbie et la France. Une alliance atypique. Relations politiques, économiques et culturelles, 1870-1940*, eds. Bataković, D. T. (2010), Belgrade, Institut des Etudes balkaniques, p. 167 sq.

7 Pavolić, V. (2015) *De la Serbie vers la Yougoslavie. La France et la naissance de la Yougoslavie 1878-1918*, Belgrade, Institut des Etudes balkaniques, p. 70 sq.

française. Son élimination ouvrait donc des perspectives nouvelles. Encore fallait-il être prudent et ne pas commettre un faux pas qui compromettrait des positions chèrement acquises.

Une fois la nouvelle du coup d'Etat connue à Paris, les journalistes se précipitèrent au Quai d'Orsay afin d'y recueillir les impressions du titulaire du ministère des Affaires étrangères, le très patriote Théophile Delcassé, pour lequel l'alliance avec la Russie constituait la clé de voute du système défensif français contre l'Allemagne. Le ministre qui bénéficiait d'une longévité rarissime devant le bureau de Vergennes, aspirait à une révision profonde du concert européen issu de la défaite de 1870, rêvait d'un encerclement diplomatique de l'Allemagne, comptait sur l'alliance avec le tsar pour y parvenir et lorgnait avec intérêt sur tous les pays susceptibles de l'aider dans cette tâche. Après le premier télégramme de Benoit, le Quai d'Orsay en avait reçu deux autres dans la matinée du 11 juin qui, laconiques, se contentaient de faire état de la crise mais qui, tous les deux, faisaient allusion au prince Pierre Karageorgević et à sa montée possible sur le trône⁸. Le ministre opta immédiatement pour une ligne politique claire : faire de cet événement une affaire intérieure serbe dont il ne fallait pas se mêler.

Sans attendre, Delcassé reçut dans la matinée du 11 juin un journaliste du *Figaro* auquel il affirma n'avoir reçu qu'une seule dépêche. « J'attends, affirma-t-il, des informations complémentaires. Cette révolution si douloureuse qu'elle soit est d'ailleurs un événement serbe – rien que serbe. Les gouvernements étrangers n'ont donc ni le droit, ni le devoir d'exprimer, à son sujet, une opinion⁹. » Le même jour, son sous-chef de cabinet, Camille Piccioni, accepta à son tour de recevoir plusieurs journalistes. Celui du *Gaulois* rapporta avec précision ces propos conformes à la ligne du ministre. Le diplomate affirma en effet n'avoir reçu qu'un seul télégramme, « très laconique, se [bornant] à annoncer que le Roi et la reine [avaient été] été assassinés la nuit dernière au palais » et muet sur l'avènement du prince Pierre Karageorgević alors que ce n'était pas le cas, on le sait, du texte de Benoit. Puis il précisa que « l'évènement qui vient de s'accomplir est du domaine de la politique intérieure de la Serbie ; il nous demeure étranger. La France, de même que les autres puissances, n'a pas à intervenir tant que le *statu quo* en Orient ne sera pas troublé. Nous restons dans l'expectative : c'est pour l'instant la seule politique à suivre¹⁰. »

8 *Documents diplomatiques français, 1871-1914, 2^{ème} série (1901-1911), Tome III*, (1931), Paris, Librairie nationale, télégramme Benoit, 17, (11 juin 1903), n. 292 ; CAD, NS, Serbie, 3, télégramme de Benoit, (18, 11. juin 1903), fo 36.

9 « L'opinion de M. Delcassé », (12 juin 1903) *Le Figaro*.

10 « Au ministère des affaires étrangères », (12 juin 1903) *Le Gaulois*.

Cette manière détournée de ne pas s'exprimer sur le fond de l'affaire permettait au Quai d'Orsay d'éluider le problème gênant de l'illégalité et de la violence de la prise du pouvoir, et de ne pas compromettre ses relations futures avec les nouveaux maîtres de Belgrade avec lesquels il désirait s'entendre. Par contre, elle conduisait obligatoirement à ne pas entrer en contact avec ce ministère transitoire assis sur un tas de cadavres. La France n'avait aussi aucun intérêt à se brouiller avec l'Europe monarchique qui pourrait, en toute logique, être horrifiée par le régicide et mettre au ban de la famille des rois ce gouvernement issu du crime. Ainsi Delcassé envoya-t-il à Benoit l'instruction très ferme de « borner [ses] rapports avec le Gouvernement provisoire aux questions concernant la sécurité et les intérêts » des Français sur place¹¹. Cependant, on notera que cet ordre ne partit du ministère que le 13 juin en début de matinée. On sent bel et bien une période d'expectative pour reprendre les mots de Camille Piccioni. Ce qu'attendait en réalité Delcassé, c'était des informations en provenance de Saint-Pétersbourg qui lui arrivèrent le 12 juin. Maurice Bompard, qui y représentait la république, l'informait que personne ne regrettait le défunt souverain mais que – précision capitale – le gouvernement impérial demeurait circonspect à propos de la candidature de Pierre Karageorgević : « Les Karageorgévitch n'inspirent pas une grande sécurité à Pétersbourg où plusieurs de ses (sic) [représentants] sont peu avantageusement connus. On se demande lequel, du père ou du fils, sera proclamé roi et l'on ignore si Karageorgévitch se tenait à Semlin et s'il est déjà à Belgrade. On ne s'attend pas à une notification de l'établissement d'une nouvelle dynastie avant le vote de la Skoupchtina¹². » Puisque seule cette procédure donnerait la légalité et la légitimité nécessaires à la reprise des relations officielles, il fallait attendre.

L'évènement suscitait en outre certaines inquiétudes dans les bureaux du Quai d'Orsay que l'on perçoit en lisant l'éditorial du *Temps*, journal qui passait pour refléter la pensée du ministère. Publié le 13 juin mais rédigé avec les informations du 12, l'article d'une part craignait de voir l'armée serbe, afin de se laver du sang royal, se lancer dans l'aventure nationaliste de la Grande Serbie et donc dans une « grande guerre », et d'autre part s'interrogeait sur la position d'une Russie qui ne pouvait « avoir l'air de ratifier un forfait aussi odieux » et sur celle d'une Autriche-Hongrie « toujours en éveil au sujet de ce petit voisin ». La conclusion résumait à la perfection la ligne d'équilibriste de Delcassé : « Il est aussi malaisé et aussi dangereux de faire

11 CAD, NS, Serbie, 3, télégramme de Delcassé à Benoit, 26, (13 juin 1903), D.296 ; DDF, télégramme de Delcassé à Benoit, 29, (21 juin 1903), p. 318.

12 DDF, télégramme de Bompard, 75, (12 juin 1903), p. 295.

le vide autour du gouvernement issu du crime en refusant de le reconnaître, que de donner une prime à l'assassinat en se hâtant de nouer des relations avec lui¹³. *Wait and see* donc. Et en attendant que la situation se décantât, le ministre enjoignit à Benoit de toujours se concerter avec son collègue russe. La position française dépendrait, alliance franco-russe oblige, de celle de Saint-Petersbourg.

Cette attitude précautionneuse ulcéra *Le Figaro* qui avait eu le privilège de recevoir en exclusivité les premières confidences de Delcassé mais qui, dès le 13 juin, ouvrit ses colonnes à un texte au vitriol de Pierre de Coubertin. Le père des Jeux Olympiques, on le sait peu, bénéficiait dans ce journal d'une chronique bimensuelle dans laquelle il abordait les questions de politique étrangère. Ne laissant pas passer l'occasion de défendre le droit et la vertu, il vitupéra le silence des chancelleries :

« Il est certain que le jour où le droit non pas de lutter légalement contre les décisions du pouvoir mais de supprimer brutalement ceux qui l'exercent se trouverait inscrit parmi les privilèges inhérents à la qualité d'homme libre, la douce anarchie serait à nos portes [...] S'il y a quelque chose de plus sinistre que le bruit des coups de feu de Belgrade, c'est la veulerie des gouvernements en face de cet épouvantable forfait. Dans toutes les capitales, les représentants de la Serbie auraient dû recevoir leurs passeports et être invités à quitter le territoire dans les vingt-quatre heures. Une telle façon d'agir n'eût aucunement impliqué, est-il besoin de le dire, la moindre intention d'offense pour leurs personnes, ni même la moindre haine pour le nom serbe ; c'eût été simplement l'énergique et utile protestation des autorités constituées contre un retour offensif de l'antique barbarie ou contre une préface des violences à venir [...] Ensuite, les relations auraient pu être reprises avec ceux qui assumeront la lourde tâche de faire sortir une puissance stable et une prospérité raisonnable de cet affreux carnage. Au lieu de cela, nous recueillions à travers les cloisons des chancelleries le bruit des conversations discrètes : on « échange des vues » extraordinairement circonspectes ; la prudence domine, oh combien ! Pour un peu on regarderait d'un autre côté en ayant l'air d'ignorer qu'il se soit passé dans les Balkans quelque chose d'important. « Les Serbes, aurait déclaré un diplomate, changent de gouvernement par des procédés à eux spéciaux. Cela les regarde¹⁴ ! »

La citation du mystérieux diplomate était peut-être apocryphe mais reflétait ce que certains membres de la Carrière devaient

13 Bulletin de l'étranger, « La tragédie de Belgrade », *Le Temps*, (13 juin 1903).

14 Pierre de Coubertin, « Responsabilités nationales », *Le Figaro*, (13 juin 1903).

penser. De toute façon, les capitales européennes adoptaient toutes la même attitude réservée, dans l'attente de la réaction de Vienne. Or, celle-ci ne tarda pas et contribua beaucoup à la détente générale. En effet, personne n'y pleurait sur la mort d'Alexandre Obrenović, pas plus l'empereur François-Joseph que son ministre des Affaires étrangères le comte Goluchowski qui ne tarda pas à exprimer son refus de toute immixtion dans les affaires intérieures serbes¹⁵. « Les bizarreries du Roi Alexandre, expliqua le marquis de Reverseaux depuis l'ambassade de France à Vienne, sa mobilité d'esprit, son mépris des lois et des hommes, son autocratie et les mauvais sentiments dont il a fait preuve au moment de la mort de son père, tout aussi bien que son mariage avec une femme ambitieuse et méprisée, lui avaient aliéné toutes les sympathies qui s'étaient portées vers lui dans les débuts de son règne. » L'Autriche-Hongrie s'étant accordée avec la Russie pour ne pas intervenir dans le vote des députés serbes, l'arrivée des Karageorgević ne posait pas de problème au Ballhausplatz¹⁶. On retiendra aussi que Vienne, parfaitement au courant du complot qui se tramait à Belgrade, non seulement n'avait pas fait pas un geste pour sauver l'infortuné souverain mais avait au préalable reçu des assurances de la part du prince Karageorgević¹⁷.

En revanche, d'autres diplomates, libérés des charges de la décision politique, exprimèrent dans les journaux des avis plus nets. Toujours dans le *Gaulois*, le lecteur put trouver, dans l'édition du 13 juin, une analyse d'un diplomate caché derrière un total anonymat. Ayant été en poste à Belgrade au début du règne d'Alexandre I^{er}, il y prenait la défense de l'infortuné roi dans des termes qui n'étaient pas fait pour redorer le blason des comploteurs : « Le Roi n'était pas un méchant homme. Il n'avait rien du tyran et je suis persuadé que s'il s'était seulement rendu impopulaire par ses actes politiques, actes qui n'atteignaient en rien le prestige de son armée, il n'aurait pas été sauvagement assassiné, la nuit, dans sa chambre à coucher. » Même la reine Draga trouvait grâce à ses yeux : « On lui a fait, à mon avis une réputation qu'elle ne méritait pas. C'était une femme intelligente, belle et fort aimable. On a répandu sur sa vie privée les bruits les plus fâcheux. Tout cela a été exagéré considérablement. » Quant à l'avènement du descendant de Karageorges et aux intérêts de la France, la sentence tombait comme un couperet : « Nous

15 *Documenti diplomatici italiani, Terza serie, volume VI*, télégramme de Nigra, 1193, (12 juin 1903), p. 557; *British documents on the origins of the war, 1898-1914, vol. V*, télégramme de Sir F. Plunkett, 38, (12 juin 1903), p. 90.

16 DDF, dépêche de Reverseaux, 61, (13 juin 1903), reçue le 20 juin, p. 297.

17 Bataković, D. T. (2013) *Les sources françaises de la démocratie serbe*, Paris, CNRS éditions, p. 352.

n'avons rien à faire là-bas... il est permis de croire, à moins de complications d'ailleurs peu probables, que la paix de l'Europe ne sera pas troublée par l'avènement au trône du prince Pierre Karageorgévitch¹⁸. »

De son côté, *Le Petit Journal* donna la parole à un ambassadeur lui aussi anonyme – il s'agit en fait d'Albert Degrais, qui dirigea l'ambassade de 1886 à 1893 – qui, ayant été en poste à Vienne exprimait une opinion contraire. La défaite de l'Autriche-Hongrie et la victoire de la Russie lui paraissaient évidentes. « Après son client le roi Milan, la cour de Vienne perd le roi Alexandre : l'avenir se dresse sombre pour elle à Belgrade... et peut-être au Monténégro où les événements de cette nuit pourraient bien avoir leur répercussion. » Avant d'ajouter avec inquiétude : « Dès maintenant, la France doit surveiller avec la plus grande attention la marche des événements dans les Balkans et se tenir prête...¹⁹ » On admit volontiers que la réflexion ne manquait pas de pertinence. Sauf que pour le moment, Vienne avalisait le changement de dynastie, aussi brutale fût-il.

La sauvagerie orientale des Serbes

En attendant l'élection d'un nouveau souverain, l'opinion française découvrait par la presse les détails de la nuit d'horreur qui avait ensanglanté Belgrade. Tous les journaux y consacrèrent leur première page pendant plusieurs jours tandis que de nombreux correspondants se rendaient sur place pour mieux informer les lecteurs en recueillant sur les lieux même du crime de quoi satisfaire leur curiosité. Aucun détail ne manquait à ces macabres descriptions qui ne pouvaient que provoquer des sentiments d'horreur. Chaque journaliste apportait son lot de précisions sur l'exécution du couple royal, de sa famille, du président du Conseil et des différents ministres. En parlant des gardes royaux, *Le Gaulois* précisait : « D'autres encore furent tués dans le palais, dont on porte le nombre à cinq ou six, sans dire leurs noms. On tuait, on tuait...²⁰ » *La Croix*, journal catholique de référence, affirmait que « l'histoire ne relate point de conspiration plus meurtrière, de révolution plus tragique que celle qui vient de coûter la vie en une nuit à un roi, une reine, aux frères et sœurs de cette dernière, à plusieurs ministres et aides de camp ainsi qu'à un certain nombre de gardes, fonctionnaires et domestiques, obscurs figurants de ce terrible drame d'Etat²¹. »

18 « Les dessous de la conspiration. L'opinion d'un diplomate », *Le Gaulois*, (13 juin 1903).

19 « Impressions d'un diplomate », *Le Petit Journal*, (12 juin 1903).

20 « La tragédie de Belgrade. Nouveaux détails » *Le Gaulois*, (13 juin 1903).

21 « La révolution en Serbie », *La Croix*, (13 juin 1903).

Nombreux furent les quotidiens qui ne cachèrent pas leur répulsion pour le régicide, expression de la réprobation générale que la violence de la mise à mort du couple royal provoquait dans l'opinion européenne. Jugeons-en. Pour *Le Journal*, « C'est une page de l'histoire du Bas-Empire égarée au seuil du vingtième siècle, que l'épouvantable tragédie dont le palais royal de Belgrade vient d'être le théâtre²². » Pour *La Croix*, « il faut remonter à la barbarie des temps les plus reculés pour trouver des exemples de pareilles atrocités²³. » Les Serbes, en une nuit, se trouvaient rejetés soit dans des temps obscurs, que c'était le cas pour les deux journaux précédents, soit en dehors de l'Europe civilisée. Alcide Ebray, dans *Le Journal des débats* semblait encore hésiter: « Pour trouver dans le passé des exemples de ce qui vient de se produire à Belgrade, il faut remonter à des temps de complète barbarie, ou aller les chercher dans des pays de mœurs absolument étrangères à celles de l'Europe. Il semble qu'il n'y ait que la Chine, quand elle est en proie à l'esprit boxeur, qui puisse nous faire assister à des événements de ce genre, et l'on a même de la peine à transporter à Pékin, en imagination, la scène qui s'est déroulée la nuit dernière à Belgrade²⁴. » Aucune hésitation par contre pour Henri Harduin dans les colonnes du *Matin* :

« Ces Serbes !... Pourtant, nous leur avons fourni, nous l'Europe, nous l'Occident, une pacotille politique très complète, tout ce qui se fait de mieux en ce genre : Constitution, Parlement, budget, Grand-Livre de la dette [...] Avec une pareille organisation, un peuple vit heureux s'il est sage ; surtout, il se trouve à l'abri des coups d'Etat et de la violence des partis qui n'ont plus besoin de s'entretuer pour s'arracher le pouvoir. Et malgré tout, voilà que le Serbe s'est gratté et que l'Oriental a reparu. Son vernis européen n'a pas tenu. Il nous a servi une tragédie, alors qu'en politique nos mœurs adoucies n'admettent plus que la comédie, le vaudeville et un peu l'opéra bouffe. Et elle est complète, la tragédie, une tragédie orientale, une tragédie à turbans, comme si depuis longtemps le turban n'avait pas été remplacé par le fez. Ils éprouvaient le besoin de changer de gouvernement, besoin très légitime, et au lieu d'imiter ce qui se fait chez nous en pareil cas, ils se sont mis à tout massacrer comme des brutes, comme des sauvages : le roi, la reine, ses sœurs, son frère, toute la famille. Il est évident que si le couple royal avait eu des enfants, on les aurait égorgés pour se conformer à la tradition antique²⁵. »

22 S.B., « Le drame de Belgrade », *Le Journal*, (12 juin 1903).

23 « La révolution en Serbie », *La Croix*, (13 juin 1903).

24 Alcide Ebray, « Le Drame de Belgrade », *Le Journal des débats*, (12 juin 1903).

25 H. Harduin, « Propos d'un Parisien », *Le Matin*, (13 juin 1903).

Rien ne manque à ce tableau de préjugés qui renvoyait les Serbes à la barbarie de leur « orientalité ». En éliminant si féroce­ment la famille royale, les officiers ruinaient plusieurs décennies d'efforts pour intégrer l'Europe civilisée. Cette conviction de la « sauvagerie » orientale de la société serbe possédait des racines profondes et il faudra attendre la Première Guerre mondiale pour la voir évoluer en sens contraire²⁶. Plus modéré, Pierre de Coubertin n'en rejetait pas moins sur l'ensemble de la population serbe la culpabilité du sang versé. « Ainsi, dans les douloureux événements qui viennent de se produire, la responsabilité de la Serbie est indéniable ; les seuls Serbes qui ne soient point éclaboussés par l'infamie de tels événements sont ceux qui y ont laissé leur vie²⁷ ». Plus problématique s'avérait l'éditorial du *Temps*, porte-parole officieux nous l'avons dit du Quai d'Orsay, qui y allait de sa petite musique d'indignation : « Ce qui écœure surtout, c'est le mélange de barbarie et de discipline, l'association des mœurs de l'abattoir et des règles de la caserne. Les prétoriens de Rome ont assurément souvent frappé des maîtres dont l'apothéose se faisait trop attendre. Mais, même dans ces temps de raffinement et d'outrance dans la cruauté, on ne vit pas de boucherie aussi odieuse que celle de Belgrade²⁸. »

La presse de gauche n'échappait pas à cette vision ethno-culturaliste. On en veut pour preuve l'analyse faite par *Le Radical* : « L'Europe a vu beaucoup de révolutions ; sous le souffle de la colère populaire bien des trônes ont disparu. Mais il faut aller soit en Russie, soit en Turquie, soit en Chine, pays d'autocrates, pour retrouver le souvenir d'un pareil attentat. » Pour autant, la grille d'analyse révolutionnaire exemptait le peuple serbe de toute responsabilité au profit de la caste militaire. « A Belgrade, ajoutait l'auteur qui voyait sans aucun doute dans le tribunal révolutionnaire de 1793 un modèle de justice, ce n'est pas le peuple qui s'est soulevé ce n'est pas lui qui a mis fin de si cruelle façon à la dynastie des Obrenovitch. Le peuple a toujours des formes dans sa justice implacable : il a exilé ou condamné à mort des souverains ; mais après jugements, après avoir entendu la défense des accusés. Le peuple n'assassine pas. C'est le parti militaire qui, par surprise, a pénétré dans le palais royal de Belgrade et a fait justice sommaire. Nous voici revenus, au vingtième siècle, à l'époque où les prétoriens

26 Frédéric Le Moal, « La Serbie comme alliée fiable : le rôle de la presse et de la propagande, 1914-1918 » in : *Les Européens et la Guerre*, sous la direction de Dessberg, F. Malis, C. et Davion, I. (2013) Publications de la Sorbonne, p. 17 sq.

27 Pierre de Coubertin, « Responsabilités nationales », *Le Figaro*, (13 juin 1903).

28 Bulletin de l'étranger, « La tragédie de Belgrade », *Le Temps*, (13 juin 1903).

romains déposaient les empereurs en les assassinant²⁹. » Il y avait donc bien une régression à l'œuvre en Serbie. La solution ? Henri Turot la proposait dans *La Petite République*, journal dans lequel Jean Jaurès écrivait : « Oserai-je dire que tous ces drames d'alcôve princière et toutes ces sauvageries de soudards me laisseraient assez indifférent, n'était qu'on aperçoit à travers tous ces événements tragiques la véritable victime, la plus intéressante à coup sûr, le malheureux peuple serbe livré tour à tour à des souverains crapuleux ou idiots, répugnants bandits ou lamentables crétins. » Il n'y avait selon lui rien à attendre du changement de dynastie. D'où son implacable conclusion : « Paye, paye, excellent peuple ! Illumine et réjouis-toi, en attendant que, une fois de plus, volé, trahi, tyrannisé et ruiné, tu te décides à crier avec nous : vive la République³⁰ ! »

Dans ce concert de condamnations empreint de préjugés, aussi différents fussent-ils, quelques voix discordantes se firent entendre. Celle par exemple de Firmin Faure, dans le quotidien antisémite *La Libre parole*, qui ne cacha pas son admiration pour le coup de force :

« Quelque répulsion qu'inspirent à nos esprits civilisés, et par cela même plus aveulés, de semblables attentats, il faut reconnaître à ces peuplades balkaniques, qui n'ont conquis ou conservé leur indépendance qu'au prix de luttes incessantes, une énergie, un courage, une résolution dont nous autres occidentaux sommes totalement incapables. Pour mener à bien une conspiration aussi redoutable, il faut pouvoir compter sur des hommes, dans toute l'acceptation du terme. Ceux qui n'hésitent pas à y entrer savent par avance à quoi ils s'exposent en cas d'échec : la potence ou les douze balles du peloton d'exécution. Que leur importe ! Ils sont persuadés, convaincus, qu'ils travaillent pour la grandeur et la gloire de leur pays ; cela leur suffit. Ils accomplissent crânement ce qu'ils considèrent comme leur devoir. Il y a dans ces nations des réserves de vitalité qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. [...] La tragédie sanglante qui vient de se dérouler dans le palais royal de Belgrade nous apparaît comme un acte abominable que rien ne saurait excuser. Et cependant, on ne peut s'empêcher de ressentir une admiration involontaire pour ceux qui ont si habilement mené cette conspiration³¹. »

Le très conservateur, *Le Siècle*, sous la plume de Raoul Allier, compara la reine Draga à Marie-Antoinette, deux femmes couvertes de calomnies. « Et le résultat de ce travail, décryptait-il, apparaît maintenant. Il n'est pas seulement dans l'horrible

29 J.C. « Un forfait militaire », *Le Radical*, (13 juin 1903).

30 Henri Turot, « Pauvres Serbes », *La Petite République*, (14 juin 1903).

31 Firmin Faure, « La tragédie de Belgrade », *La Libre parole*, (12 juin 1903).

tuerie du Konak ; il est surtout dans les propos des journalistes et de la foule. On essaiera d'appeler 'révolution' ce qui s'est passé, l'autre nuit à Belgrade. C'est bel et bien un crime qui a été commis. Mais le pire, ce n'est peut-être pas l'assassinat qui a ensanglanté quelques chambres d'un palais. C'est l'assassinat morale d'une femme par lequel il voudrait le compléter. Qu'on lave les flaques au plus vite, soit. Mais qu'on ne prétende pas les faire disparaître sous un tombereau d'ordures. Ce serait trop répugnant³². »

Que sait Paris du complot ?

On l'a dit, les journaux prêtèrent une attention soutenue aux événements de Belgrade. Pour autant, les articles aussi denses et précis fussent-ils, manquaient de certitudes quant aux réalités du complot et du massacre au sein du Konak royal. Bien des zones d'ombre et des contradictions émaillaient des récits faisant la part belle au sensationnel. Depuis la légation à Belgrade, Georges Benoit tentait lui aussi de récolter le maximum d'informations et d'éclairer Paris à l'aide de plusieurs et longues dépêches.

La première, datée du 11 juin, contenait des renseignements recueillis, de son aveu même, à la hâte. Elle parlait du rôle apparemment crucial des 6^e et 7^e régiments d'artillerie dans le complot et reprenait la nouvelle erronée de la mise à mort des deux sœurs de la reine Draga³³. La deuxième, expédiée le 12 par l'Orient Express, comportait déjà plus d'éléments. Outre la survie des sœurs et des neveux de la souveraine défunte, Paris apprenait l'implication non pas seulement de quelques officiers de Belgrade mais aussi d'un grand nombre d'autres venus des garnisons de l'intérieur du pays, le 6^e R.I. ayant été l'âme du complot. Si plusieurs versions circulaient sur ce qu'il se passa à l'intérieur du palais (« Il est possible que la lumière ne soit jamais faite complètement sur ces différents points » notait le diplomate avec raison), les raisons du coup d'Etat se dessinaient avec clarté : l'impopularité du roi dans l'armée, la mise à l'écart de certains officiers, les mauvaises soldes, le mariage avec Draga, l'échec du voyage en Russie et enfin les pressions exercées sur Alexandre pour choisir l'un de ses beaux-frères comme héritier. « Dans ces conditions, analysait Benoit, le mécontentement longtemps contenu devait fatalement faire explosion tôt ou tard, et, avec des hommes aux passions violentes, comme les jeunes officiers serbes, se traduire par des actes de violence et de vengeance tels que ceux qui viennent de se produire³⁴. »

32 Raoul Allier, « Après le meurtre... », *Le Siècle*, (14 juin 1903).

33 CAD, NS, Serbie, 3, dépêche de Benoit, 34, (11 juin 1903), fo 37.

34 CAD, NS, Serbie, 3, dépêche de Benoit, 35, (12 juin 1903).

Les deux suivantes, écrites les 13 et 16 juin, apportaient un certain nombre de faits non négligeables sur la nuit du massacre, le rôle central du colonel Mišić dans le complot, le nombre des conjurés (le chiffre de 180 est avancé, conforme à ce que l'on sait aujourd'hui), ce qui conduit Benoit à parler d'une conspiration militaire dans laquelle les civils ne jouèrent aucun rôle, ce qui ne correspondait pas à la vérité³⁵. Quant aux responsabilités, il pointait clairement l'action néfaste de la reine Draga qui mena au sein de l'institution militaire et monarchique un favoritisme qui dressa contre elle les officiers. Si le diplomate français affirmait encore, le 13 juin, que la volonté des factieux était dès le départ d'assassiner toute la famille royale et d'arrêter les ministres, il n'en était plus aussi certain trois jours plus tard. Des rumeurs se mettaient en effet à circuler sur le projet d'initial d'obtenir une abdication ou un divorce, les choses ayant dégénéré au cours de la traque du souverain³⁶.

*Pierre Karageorgević aide
la France à avancer*

Restait la question de la succession. Sur les chances de Pierre Karageorgević, Benoit restait en vérité très prudent. Bien que l'armée l'eût acclamé alors que le corps d'Alexandre I^{er} était encore chaud, le diplomate notait quand même que le gouvernement provisoire ne comptait qu'un seul de ses partisans avérés : le ministre des Affaires étrangères Kaljevic. Il ajoutait même : « On ne peut pas dire que Pierre Karageorgevitch soit populaire ; il est presque inconnu, personnellement. Le nom des Karageorgevitch qui ont fondé l'indépendance de la Serbie tient certainement une grande place dans la mémoire des Serbes et ses alliances avec des familles royales et princières donneront à la Cour de Belgrade un grand prestige³⁷. »

Ce fut néanmoins sans aucune surprise que la Skoupchtina, réunie en séance plénière le 15 juin, élut le prince roi de Serbie sous le regard intéressé des journalistes étrangers qui détaillèrent le déroulement de la cérémonie dans leurs colonnes. La veille, le Cabinet russe avait informé le gouvernement provisoire serbe de son *nihil obstat* à propos de l'impétrant. Son collègue russe expliqua peu après à Benoit tout « l'intérêt sérieux à ce que la situation actuelle [prît] fin le plus tôt possible ». Son gouvernement, ajouta-t-il, estimait que la montée sur le trône

35 Bataković, D. T. *Les sources françaises de la démocratie serbe*, op. cit., p. 351.

36 CAD, NS, Serbie, 3, dépêche de Benoit, 13 juin 1903 ; dépêche Benoit, 39, (16 juin 1903).

37 CAD, NS, Serbie, 3, dépêche de Benoit, (13 juin 1903).

de Pierre Karageorgević restait la meilleure solution à la crise. Rien à redouter du côté de la Double Monarchie qui marchait de concert avec la Russie³⁸. Fort opportunément, *Le Temps* publia en première page de son édition du 16 juin une interview du ministre des Affaires étrangères serbe, principal soutien du nouveau roi. L'ancien condisciple du roi Pierre s'efforça de justifier le renversement de la dynastie Obrenovitch en dénonçant les faiblesses et les vices d'Alexandre I^{er} et de Draga. Sur l'attitude des chancelleries étrangères, il se voulut confiant :

« Au début, il a pu y avoir quelques flottements et quelque indécision. Cela tient sans doute à la manière dont on avait présenté les événements aux puissances. Mieux et plus complètement informées aujourd'hui, elles ont compris. De partout, de Vienne, aussi bien que de Saint-Pétersbourg, nous viennent des assurances qui aplaniront les difficultés. Berlin est plus réservé parce qu'il est moins directement intéressé, mais il ne nous fera pas obstacle. Le pays est calme à l'intérieur, rien ne s'opposera donc, semble-t-il, à ce que la Serbie reprenne sa route normale vers le développement économique et l'extension pacifique³⁹. »

Toutefois, ce même jour, Delcassé s'enquit de la réaction russe à l'élection de Pierre Karageorgević au trône de Serbie auprès de Bompard qui lui annonça le lendemain la bonne nouvelle : le Tsar reconnaissait le nouveau souverain sans aucune condition. Le régicide était passé par pertes et profits⁴⁰.

Autre facteur capital de stabilisation : les déclarations que Pierre Karageorgević fit dans la presse de Genève. Le prince y condamnait la violence, déclarait son horreur pour le meurtre d'Alexandre I^{er}, allant jusqu'à affirmer qu'il eût été « facile de le chasser avec la reine Draga ; on pouvait les ligoter et leur faire passer le Danube. C'eût été plus noble et l'histoire y eût gagné. Ce n'est pas glorieux, pour une armée, de massacrer, de massacrer les femmes surtout. Il est à craindre qu'avec ces violences nous entrions dans une ère de *pronunciamentos*⁴¹. » La véhémence de ses condamnations reflétait volonté de prendre ses distances sans aucune ambiguïté avec les assassins par crainte des réactions des capitales européennes, alors que, parfaitement au courant du complot, il avait bien spécifié sa volonté de voir son rival banni et non pas massacré. En proclamant de surcroît

38 DDF, télégramme de Benoit, 23, (14 juin 1903), p. 299.

39 Eugène Lautier, « Interview du ministre Kaljevitch », *Le Temps*, (16 juin 1903).

40 DDF, télégramme de Delcassé à Bompard, 114, (16 juin 1903), n. 301 ; télégramme de Bompard, 78, (17 juin 1903), p. 306.

41 Interview au *Journal de Genève* cité par *Le Temps*, (16 juin 1903).

son intention de restaurer un régime libéral dans son pays, il tenait le langage que tout le monde voulait entendre, en tout cas le Quai d'Orsay tenu informé par le consul à Genève des déclarations princières⁴². On comprenait à demi-mots que seule sa montée sur le trône ensanglanté de Serbie la sauverait de dérives dont l'Europe avait tout à craindre.

Or, c'était exactement ce qu'on pensait au Quai d'Orsay. Après l'épouvante provoquée par le régicide et les tombereaux d'injures versés sur les Serbes, il était temps de huiler la mécanique diplomatique en apaisant l'opinion. Le Temps se consacra à cette délicate mission avec un éditorial publié le 17 juin qui n'avait plus rien à voir avec celui du 13 juin précédent. L'officieux journal se félicitait qu'à Belgrade, « après un court accès de cette passion meurtrière qui semble fatale dans certaines circonstances, et qui saisit parfois les humains les plus orgueilleux d'eux-mêmes », on se fût ressaisi. Le calme et la concorde régnaient dans la capitale serbe où aucune épuration vengeresse ne faisait couler le sang. « Hier, pouvait-on lire dans ce véritable acte d'absolution, il y avait en Serbie des partisans opposés de deux dynasties ; aujourd'hui, il n'y a visiblement que des citoyens animés d'une même volonté : celle de consolider la maison commune, l'édifice d'une Etat que les discordes intimes de la dynastie disparue minaient peu à peu depuis vingt ans. » Bref, les Serbes étaient réintégrés dans le monde civilisé. La suite de l'article vantait les mérites de Pierre I^{er} qui rejetait toute vengeance et se déclarait roi de tous les Serbes. « Le peuple et son roi, concluait l'auteur, sont en communion parfaite de cœur et de volontés pour laisser tomber tout le passé dans l'oubli et marcher désormais résolument vers un avenir de paix civile et de concorde⁴³. » Néanmoins, un autre éditorial, daté du 22 juin, s'inquiétait aussi de ce pouvoir taché de sang que l'armée lui transmettait : « On lui demande châtier les assassins. C'est fort bien dit. Mais comment s'y prendra-t-il ? [...] En vérité, ce n'est pas sur un lit de roses que va se coucher le nouveau souverain. Et voilà l'Europe monarchique qui le met dans le cruel dilemme ou de se faire d'irréconciliables ennemis des puissants et peu scrupuleux auteurs de son sanglant avènement, ou de se disqualifier en se solidarissant avec eux⁴⁴. » L'alternative, on le sait, ne sera tranchée qu'en 1917.

Dans le même temps, les autorités serbes, bien informées des articles négatifs parus dans la presse internationale, s'échinaient

42 CAD, NS, Serbie, 3, dépêche du consul de France à Genève, (13 juin 1903).

43 Bulletin de l'étranger, « Un seul roi, un seul peuple », *Le Temps*, (17 juin 1903).

44 Bulletin de l'étranger, « Serbie », *Le Temps*, (22 juin 1903).

à réhabiliter l'image de leur pays à l'étranger. Ainsi le président du Conseil Jovan Avakumović accepta-t-il le 16 juin de recevoir le correspondant du *Petit Parisien* pour un entretien qui ne fut publié que dans l'édition du 18 juin. A le lire, on saisit ses craintes devant les ravages provoqués par ce que les journaux narraient comme une boucherie. « On nous présente en Europe comme des sauvages, – c'est faux. Nous avons au contraire, le plus vif désir de nous marquer une place honorable parmi les nations civilisées, et nous nous la marquerons avec le temps, surtout avec du travail et de la patience. » S'adressant au journaliste qui prenait congé, il crut bon de rajouter : « Dites hautement en France que la Serbie attend avec calme un jugement plus sain et meilleur que celui porté jusqu'à présent sur les récents événements. Jamais révolution n'a coûté moins de sang. Nous prouverons plus tard que nous méritons l'estime et les sympathies européennes, car nous travaillerons de tout notre cœur à rendre à notre chère et malheureuse patrie la joie et la fortune ! » Entretemps, il avait précisé que sa politique étrangère s'orienterait désormais vers la Russie⁴⁵. La Serbie intégrait donc le système diplomatique cher à Delcassé. De surcroît, l'empereur François-Joseph adressa le 17 juin au nouveau souverain un télégramme de félicitations pour son accession au trône. C'était l'essentiel. La mécanique huilée des usages diplomatiques se remettait à fonctionner.

La France fut pourtant absente

En apparence donc, plus rien ne s'opposait à la reconnaissance par la France du nouveau souverain. Tous les journaux, même les plus antiserbes, remplissaient leurs colonnes de la francophilie du Saint-Cyrien et des hauts faits d'armes de l'ancien combattant la guerre de 1870, suivaient pas à pas sa marche vers le trône de Belgrade depuis la venue à Genève de la délégation gouvernementale jusqu'à son départ pour son pays, après un exil de quarante-cinq ans. *Le Petit Parisien* donna la parole au colonel de Lagrenée, son ancien condisciple de Saint-Cyr puis de l'école d'état-major, qui en traça les meilleurs éloges, fournissant forces détails sur ses combats et son évaison. Le journaliste concluait sur « le caractère peu banal de Pierre Karageorgević qu'il faut, semble-t-il, dégager complètement, sinon de la conspiration, du moins des sauvageries de Belgrade⁴⁶ » Quant au *Temps*, il fit une description précise de sa campagne de 1870 et reproduit sa lettre de démission du 6 mars 1871 dans laquelle le prince évoquait les traditions de sa famille « où l'on retrouve, écrivait-il, depuis de longues années une fidèle affection envers la France, à laquelle la Serbie doit, surtout depuis cinquante ans, la consolidation de son

45 « Interview de M. Avakoumowitch », *Le Petit Parisien*, (18 juin 1903).

46 « Le colonel de Lagrenée », *Le Petit Journal*, (16 juin 1903).

autonomie et les meilleurs éléments de son indépendance⁴⁷. » On pourrait multiplier les exemples de cet engagement médiatique en faveur du désormais roi de Serbie.

Mais un dernier obstacle se dressait devant le Quai d'Orsay : l'absence de notification envoyée au président de la République Emile Loubet – ainsi qu'à toutes les autres grandes puissances, Russie et Autriche-Hongrie exceptées. Cette situation devenait d'autant plus délicate que l'arrivée officielle de Pierre I^{er} à Belgrade était annoncée pour le 24 juin et que le gouvernement serbe comptait inviter tous les chefs de poste à se trouver à la gare avant de participer à diverses festivités. Le 21 juin, le ministre de Turquie, doyen du corps diplomatique, réunit ses collègues pour un échange de vues sur cette difficile question. Les diplomates austro-hongrois et allemand arguèrent qu'une abstention fragiliserait encore un peu plus le nouveau pouvoir, tandis que le représentant du Royaume-Uni, pays où le massacre et l'impunité des coupables soulevaient une vague d'indignation qui ne redescendait pas, annonça avoir reçu l'ordre de quitter Belgrade afin de ne pas reconnaître le Cabinet serbe, le ministre d'Italie se déclarant favorable à l'abstention⁴⁸. Delcassé, qui ne variait pas dans sa position initiale comme il l'indiqua le 17 juin au Cabinet de Saint-James⁴⁹, se voyait contraint de maintenir ses instructions qui interdisaient tout rapport politique avec le Cabinet serbe⁵⁰. La France s'abstiendrait donc de paraître à l'arrivée du très francophile Pierre I^{er}. Mais le ministre des Affaires étrangères laissa à Benoit l'appréciation de décider de son maintien ou de son départ de Belgrade pendant quelques jours. Le diplomate opta pour un départ avec l'Orient-Express en direction de Budapest où il séjournerait pendant tout le temps des festivités. Mais avant de quitter Belgrade, il prévint Delcassé que les ministres d'Autriche-Hongrie et de Russie seraient bien évidemment présents à la gare, en costume de ville, qu'ils seraient présentés au souverain et que leurs collègues allemands et italiens les imiteraient. Le ministre alors se ravisa et lui signifia d'urgence qu'il devait imiter ses autres collègues⁵¹.

En fin de compte, seuls les diplomates du Tsar Romanov et de l'Empereur Habsbourg assistèrent à l'entrée de Pierre I^{er} dans sa

47 « Le prince Pierre Karageorgevitch en 1870 », *Le Temps*, (14 juin 1903).

48 DDI, télégramme de Magliano, 1291, 21 juin 1903, n.577 ; télégramme Morin à Magliano, 997, (22 juin 1903) ;

49 BD, télégramme de Sir E. Monson au marquis de Lansdown, 320, (17 juin 1903), p. 102.

50 DDF, télégramme Delcassé à Bompard, 117, (20 juin 1903), p. 314.

51 DDF, télégramme de Delcassé à Benoit, 29, (21 juin 1903), télégramme de Benoit, 33, (22 juin 1903), p. 320 ; télégramme de Delcassé à Benoit, 30, 23 juin 1903, p. 321.

capitale, le premier en uniforme sur le quai de la gare et le second en costume civil dans le salon d'attente. Benoit partit effectivement pour Budapest laissant au chargé d'affaire Desportes le soin de décrire dans ses dépêches l'arrivée du souverain et sa prestation de serment du lendemain⁵². Ce fut le 25 juin, une fois installé au palais royal que le roi notifia à la France son avènement. Ce délai ne permit pas aux diplomates français de se rendre à la réception du corps diplomatique organisée le lendemain. Deux jours plus tard, le souverain recevait la réponse de Loubet alors que Benoit rentrait à Belgrade. « Votre Majesté, écrit le président de la République, ne peut douter de nos sympathies particulières pour sa personne et de nos vœux sincères pour l'accomplissement de la tâche qu'Elle vient s'assumer. Je souhaite vivement que votre règne ouvre à la Serbie une ère nouvelle d'ordre et de prospérité. » Mais il fallut encore attendre le 1^{er} juillet pour que Benoit pût entrer en relations officielles avec le Cabinet serbe, suivant en cela l'exemple des autorités allemande, belge, roumaine, grecque, bulgare et italienne⁵³.

Conclusion

Les réactions effarées, l'indignation contre la tuerie du Konak, les pages entières des journaux remplies des détails les plus horribles, les quelques paroles de défense en faveur du couple royal massacré, les imprécations contre les mœurs orientales et arriérées des Serbes n'eurent qu'un temps. A la fin du mois de juin, les informations en provenance de Serbie se retrouvaient reléguées dans les lointaines pages intérieures tandis que le contact état rétabli entre Paris et Belgrade.

Ce qui prima en fin de compte dans cette posture de la diplomatie française ? La circonspection avant tout, afin de ménager le présent et l'avenir, mais aussi une sorte de réserve cynique et pour tout dire la raison d'Etat. Le 26 juin, on pouvait lire dans *Le Temps* en guise de conclusion d'un mois balkanique agité : « Ce qui console les hommes d'Etat des éclipses, si fréquentes dans l'histoire, de la loi morale, c'est que, le plus souvent, c'est au profit de telle ou telle cause qui leur est chère qu'elles se produisent⁵⁴. » La cause de la France consistait à préserver ses intérêts en Serbie et à faire glisser ce petit mais précieux pays dans l'orbite franco-russe. Delcassé s'y employa en prenant garde de toujours mettre ses pas dans ceux des Russes, à marcher avec attention tout en avalisant *de facto* et ce dès le

52 CAD, NS, Serbie, 3, télégramme de Desportes, 35, (24 juin 1903) ; dépêches de Desportes, 48, (25 juin 1903) et 49, 26 juin 1903.

53 DDF, télégramme de Delcassé aux différents postes, (2 juillet 1903), p. 329.

54 Bulletin de l'étranger, « Serbie », *Le Temps*, (26 juin 1903).

premier jour le changement de dynasties. La crise provoquée par le régicide de 1903 illustre à sa manière d'une part le chemin qu'il restait à parcourir auprès de l'opinion publique française sur laquelle le vernis de l'amitié franco-serbe restera toujours superficielle et d'autre part les ambiguïtés d'une relation qui, de la part des responsables français, sera toujours prudente⁵⁵. Il n'empêche. Passée cette délicate transition, les relations franco-serbes allaient entrer dans une phase d'approfondissement qui ne cesserait plus jusqu'aux années 1930.

LITTÉRATURE :

« La nuit sanglante. Récit d'un Français », (18 juin 1903) *Le Figaro*.

Centre des Archives Diplomatiques, (13 juin 1903) Nouvelle Série, Serbie, 3, dépêche de Benoit.

L'Aurore, 12 juin 1903.

CAD, NS, Serbie, 3, télégramme de Benoit, 79399, (11 juin 1903), fo 34.

Le Moal, F. (2015) *Victor-Emmanuel III. Un roi face à Mussolini*, Paris : Perrin.

Pavolić, V. « L'Alliance de fait contre le concert européen. La quête d'une alliance française en Serbie du XIXe et XXe siècle, » in : *La Serbie et la France. Une alliance atypique. Relations politiques, économiques et culturelles, 1870-1940*, eds. Bataković, D. T. (2010), Belgrade, Institut des Etudes balkaniques.

Pavolić, V. (2015) *De la Serbie vers la Yougoslavie. La France et la naissance de la Yougoslavie 1878-1918*, Belgrade, Institut des Etudes balkaniques.

Documents diplomatiques français, 1871-1914, 2^{ème} série (1901-1911), Tome III, (1931), Paris, Librairie nationale, télégramme Benoit, (17, 11 juin 1903), n. 292 ; CAD, NS, Serbie, 3, télégramme de Benoit, (18, 11. juin 1903), fo 36.

« L'opinion de M. Delcassé », (12 juin 1903) *Le Figaro*.

« Au ministère des affaires étrangères », (12 juin 1903) *Le Gaulois*.

CAD, NS, Serbie, 3, télégramme de Delcassé à Benoit, 26, 13 juin 1903, D.296 ; DDF, télégramme de Delcassé à Benoit, 29, 21 juin 1903.

DDF, télégramme de Bompard, 75, (12 juin 1903).

55 Georges-Henri Soutou, « La place de la Serbie dans les buts de guerre français, 1914-1918 » in *The Serbs and the first world war*, edited by Dragoljub R. Zinojinović, Belgrade, Serbian Academy of Sciences and Arts, Belgrade, 2015, p. 95 sq. ; Frédéric Le Moal, « Le sauvetage de l'armée serbe en 1915 : histoire et mémoire », in *The Serbs and the first world war*, op. cit., p. 335.

Bulletin de l'étranger, « La tragédie de Belgrade », *Le Temps*, (13 juin 1903).

Pierre de Coubertin, « Responsabilités nationales », *Le Figaro*, (13 juin 1903).

Documenti diplomatici italiani, Terza serie, volume VI, télégramme de Nigra, 1193, (12 juin 1903).

British documents on the origins of the war, 1898-1914, Vol. V, télégramme de Sir F. Plunkett, 38, (12 juin 1903).

DDF, dépêche de Reverseaux, 61, (13 juin 1903), reçue le 20 juin.

Bataković, D. T. (2013) *Les sources françaises de la démocratie serbe*, Paris, CNRS éditions.

« Les dessous de la conspiration. L'opinion d'un diplomate », *Le Gaulois*, (13 juin 1903). « Impressions d'un diplomate », *Le Petit Journal*, (12 juin 1903).

« La tragédie de Belgrade. Nouveaux détails » *Le Gaulois*, (13 juin 1903).

« La révolution en Serbie », *La Croix*, (13 juin 1903).

S.B., « Le drame de Belgrade », *Le Journal*, (12 juin 1903).

« La révolution en Serbie », *La Croix*, (13 juin 1903).

Alcide Ebray, « Le Drame de Belgrade », *Le Journal des débats*, (12 juin 1903).

H. Harduin, « Propos d'un Parisien », *Le Matin*, (13 juin 1903).

Frédéric Le Moal, « La Serbie comme alliée fiable : le rôle de la presse et de la propagande, 1914-1918 » in : *Les Européens et la Guerre*, sous la direction de Dessberg, F. Malis, C. et Davion, I. (2013) Publications de la Sorbonne.

Pierre de Coubertin, « Responsabilités nationales », *Le Figaro*, (13 juin 1903).

Bulletin de l'étranger, « La tragédie de Belgrade », *Le Temps*, (13 juin 1903).

J. C. « Un forfait militaire », *Le Radical*, (13 juin 1903).

Henri Turot, « Pauvres Serbes », *La Petite République*, (14 juin 1903).

Firmin Faure, « La tragédie de Belgrade », *La Libre parole*, (12 juin 1903).

Raoul Allier, « Après le meurtre... », *Le Siècle*, (14 juin 1903).

CAD, NS, Serbie, 3, dépêche de Benoit, 34, (11 juin 1903), fo 37.

CAD, NS, Serbie, 3, dépêche de Benoit, 35, (12 juin 1903).

Bataković, D. T. *Les sources françaises de la démocratie serbe*.

CAD, NS, Serbie, 3, dépêche de Benoit, (13 juin 1903) ; dépêche Benoit, 39, (16 juin 1903).

FRÉDÉRIC LE MOAL

- CAD, NS, Serbie, 3, dépêche de Benoit, (13 juin 1903).
- DDF, télégramme de Benoit, 23, (14 juin 1903).
- Eugène Lautier, « Interview du ministre Kaljevitch », *Le Temps*, (16 juin 1903).
- DDF, télégramme de Delcassé à Bompard, 114, (16 juin 1903), No. 301 ; télégramme de Bompard, 78, (17 juin 1903).
- Interview au *Journal de Genève* cité par *Le Temps*, (16 juin 1903).
- CAD, NS, Serbie, 3, dépêche du consul de France à Genève, (13 juin 1903).
- Bulletin de l'étranger, « Un seul roi, un seul peuple », *Le Temps*, (17 juin 1903).
- Bulletin de l'étranger, « Serbie », *Le Temps*, (22 juin 1903).
- « Interview de M. Avakoumowitch », *Le Petit Parisien*, (18 juin 1903).
- « Le colonel de Lagrenée », *Le Petit Journal*, (16 juin 1903).
- « Le prince Pierre Karageorgevitch en 1870 », *Le Temps*, (14 juin 1903).
- DDI, télégramme de Magliano, 1291, (21 juin 1903), n.577 ; télégramme Morin à Magliano, 997, (22 juin 1903).
- BD, télégramme de Sir E. Monson au marquis de Lansdown, 320, (17 juin 1903).
- DDF, télégramme Delcassé à Bompard, 117, (20 juin 1903).
- DDF, télégramme de Delcassé à Benoit, 29, (21 juin 1903), télégramme de Benoit, 33, (22 juin 1903), p. 320 ; télégramme de Delcassé à Benoit, 30, 23 juin 1903.
- CAD, NS, Serbie, 3, télégramme de Desportes, 35, (24 juin 1903) ; dépêches de Desportes, 48, (25 juin 1903) et 49, (26 juin 1903).
- DDF, télégramme de Delcassé aux différents postes, (2 juillet 1903).
- Bulletin de l'étranger, « Serbie », *Le Temps*, (26 juin 1903).
- Georges-Henri Soutou, « La place de la Serbie dans les buts de guerre français, 1914-1918 » in *The Serbs and the first world war*, edited by Zivojinović, D. R. (2015), Belgrade, Serbian Academy of Sciences and Arts, Belgrade, p. 95 sq. ;
- Frédéric Le Moal, « Le sauvetage de l'armée serbe en 1915 : histoire et mémoire », in *The Serbs and the first world war*.

Фредерик Ле Моал
Институт *Albert le Grand à Angers*, Француска

ФРАНЦУСКИ ПОГЛЕДИ НА
ДРЖАВНИ УДАР 1903. ГОДИНЕ

Сажетак

Државни удар у јуну 1903. којим је збачена династија Обреновића, након којег је на власт ступила супарничка породица Карађорђевић, поставио је два проблема пред Француску. Први проблем је било убиство којим се одиграло свргавање. Та бруталност изазвала је жестоку кампању у штампи која није само почињоце приказивала као заостале дивљаке са истока, већ и читаво српско становништво, искључујући Србију из оквира цивилизоване Европе. Друга проблематика се ситуира у признавању нове власти у Београду. Иако француско министарство иностраних послова тајно признаје државни удар и ступање Петра I на власт, спречено је да то наглас изрази у страху од реакција других европских министарстава, која су сва монархистичка, и унапред згрожена насилним краљеубиством. Министар Делкасе решава да убиство прикаже као унутрашње питање Србије и да следи позицију Русије која, веома брзо и уз сагласност Беча, признаје државни удар. У штампи долази до постепеног преоријентисања: све мање се говори о тој страшној ноћи а све више места се поклања новом српском владару који је изразито франкофон. Већ почетком јула све се враћа у колосек на француској страни.

Кључне речи: *Делкасе, кампања штампе, негативна слика Срба, политика ишчекивања*



*Црква Светог Марка, Београд;
фото: Рајко Р. Каришић*